

*Auteur : Maurice Galdi*

*RECUEIL DE POEMES : « J'ASSUME »*



*LAURENA ...Un bien étrange rêve ...*

Marseille, un beau jour de Printemps. Il se sait affaibli, par la maladie. Il est jeune mais, il se sent vieilli. L'histoire est vécue, quartier du Panier. Le matin, il se rend faire ses courses, la rue est animée un peu, comme nous l'avons connue, dans notre jeunesse. Les gens du quartier, le saluent. Il s'arrête, pour échanger quelques mots, avec des proches et c'est là, qu'il "la voit" !

Elle a un visage, magnifique d'où ressortent de merveilleux yeux, de la couleur de la tendresse du ciel. Oh non ! Elle n'est pas l'un de ces prix de beauté, grande, de taille svelte aux longues jambes, qui aux hommes, font tourner la tête. Et elle plutôt petite, un peu forte, blonde aux cheveux frisottants, coupés courts mais, elle possède une attirance, un charme qui se reflète, qu'il n'en doute pas... Cette femme est belle de l'intérieur, au Naturel. Elle embaume l'atmosphère, d'un parfum d'amour.

Elle est je crois, l'amie de Carmella. C'est une mère de famille, de deux jeunes enfants assez espiègles, qui jouent et rient, dansants autour d'eux, pendant qu'ils discutent à l'angle de la rue des Muettes. La femme et l'homme qui ne rêvaient plus, échangent un regard et ... Une révélation, s'opère ! Le message, il est là dans leurs yeux, qui sont devenus en l'instant qu'ils s'ancrèrent, un livre ouvert. Ils y ont lus, un sentiment naissant.

C'est une femme entreprenante, à ne pas confondre, avec une délurée. Elle sait, ce qu'elle veut. Elle a du vécu, déjà. Il semble alors à l'homme, qu'elle connut la souffrance, le désespoir. Mais ... Ce qu'il la trouve belle ! Et paradoxalement, ce n'est pas en son esprit, un désir

brûlant, de la posséder. Non ! Il l'aime, tout simplement. La foudre, tous deux les a frappés ...

Le lendemain, s'en s'être concertés, ils se retrouvent, devant la Pharmacie. Ils marchent côte à côte, en échangeant quelques banalités. Les enfants, jouent devant, puis ils viennent le taquiner. Il comprend, qu'ils aient ce besoin, d'une présence masculine, auprès de leur mère. Alors, il joue avec, comme le ferait un père. Il sait une chose ... Si l'on aime la mère, l'on doit partager cet amour, avec ses enfants. Il le sait ! Il ne connut jamais, son père. Il en a souffert, toute son enfance. Il se retrouva très souvent bien seul, à apprendre par lui-même, ce qu'inculque un père. Il en vécut, des malheurs. Ceux d'une proie, solitaire ...

Soudain, la jeune femme pense, que c'est le bon moment alors, elle lui prend la main timidement. Ils marchent vers la rue du Refuge, à pas lents et en silence. Et la voici, qui n'y tient plus. Elle l'arrête, là; au beau milieu de la rue. Ses beaux yeux clairs, souriants, lançant des éclairs illuminant les ténèbres, de l'existence de cet homme, se sachant malade, doutant de lui-même, s'unissent aux siens. Elle se dresse sur la pointe des pieds car, il a bien deux têtes de plus qu'elle, enlace son cou de ses bras chauds et tremblants, et leurs lèvres s'unissent. Oh, non ! Ce n'est pas ce que vous croyez, un baisé passionnel, fougueux, qu'il pourrait presque paraître indécent. Non ! Dans ce baisé échangé, de façon impromptu c'est la tendresse de deux cœurs, qui s'exprime, sans se soucier qu'ils sont là, debout, au sein d'une rue populaire des vieux quartiers de notre Ville. C'est plus, un aveu d'amour, qu'un besoin aussi vieux que l'est le monde, qu'un préliminaire. Ils se disent ainsi, qu'ils savent qu'eux-deux, ce sera pour la vie. Ils n'en doutent, même plus ! C'est un profond ressenti. Un phénomène, qui ne s'explique pas, il se vit !

Ils s'écartent l'un de l'autre, se regardent encore un très court instant, puis, main dans la main, ils reprennent leur marche à pas lents, comme s'ils voulaient faire, ralentir les aiguilles du temps.



Il ne sait même pas son prénom. Cela, le fait sourire. Ils entrent tous deux, dans un restaurant Pizzeria, tenu par la maman de cet homme. Cette mère paraît fort surprise, de voir son fils au bras, de cette ravissante femme, qu'il ne lui faut pas très longtemps, pour qu'elle pense, qu'elle ait du caractère. C'est une Mama italienne, qui a appris à lire ailleurs, que dans les livres. Elle décrypte vite, ce qui est écrit dans le cœur et l'âme, d'un être. Et la jeune femme, ne perdant pas son sang-froid, n'entreprenant rien d'artificiel pour plaire, demeurant ce qu'elle est, une femme pleine de gaité, sachant s'exprimer avec simplicité, se présente.

Je me prénomme, Laurena ...

Hélas, je me suis éveillé ...

A mon ami, écrivain et poète :

Jean Claude Valera ... Avocat, écrivain Poète.

. A ma fille :

Audrey Galdi

. A mon amie d'enfance,

Jeanne Adolf

. A ma mère ... Et à tous les nôtres, qu'ils soient ou ne soient plus de ce monde. C'était un rêve, merveilleux 😊 Je suis persuadé qu'elle exista,  
LAURENA ...



*CHAPITRE 1*

*Poèmes*



**Poème : J'assume !**

Tristesse de solitude,  
Serait une imposture.  
Se mentir, à soi-même,  
Refus d'analyser, cette déveine.  
La malhonnêteté, humaine,  
Préférant je m'excuse à, excuse-moi.  
N'ai-je point fomenté, mon propre désarroi ?  
Faut-il être rêveur,  
Au point, d'oublier l'heure,  
De consacrer du temps,  
A ce qui a valeur,  
Et d'oublier les tourments,  
Qui bouleversent son cœur.  
Était-ce de l'égoïsme,  
Ou bien, un engourdissement,  
Faisant songer, à un suicide,  
Sans oser l'acte, s'entend.  
Un peu, comme une chandelle,  
Qui fond, bien trop lentement,  
Là, sous nos yeux, fixes, impuissants.  
Comme hypnotisé, inconscient !  
Soudain, l'on se révolte, contre l'usure du temps,  
Au Diable, les bons apôtres,  
Que peuvent-ils bien savoir, de la croix que l'on porte,  
Déjà, apprenez donc, à ne point ployer, sous la vôtre.  
L'instant est propice, il ne se représentera plus.  
J'en suis au regret mais, en regard de la logique,  
Nul ne reconstruirait, sans déblayer, un tas de ruines.  
Quel architecte, cette erreur commettrait ?



Et l'on se sent, emporté, transporté, ivre de liberté.  
Tout ce en quoi l'on crut, que l'on pensa nécessaire,  
Tous ces devoirs, les plus sincères, partent en fumées.  
Plus rien, n'existe ! Plus rien, ne subsiste !  
La solitude, je connaissais !  
Celle ressentie ce jour, ne peut être la pire ...  
Elle fut, mon choix ! Nomme-le un délire ?  
Alors, je ne t'en veux point, n'ayant même rien, à pardonner.  
Ce serait indécent, de seulement y songer.  
Je n'ai jamais, fuit. Pudiquement, je me suis écarté.  
Comprends, cette différence, elle t'instruira, d'un ressenti.  
Tu ne perturbes pas mon existence,  
Je n'encombre pas ta vie, de ma présence.  
Je suis un homme libre, refusant d'être un boulet.  
Que ta conscience, en soit apaisée.  
Ce poème, il vaut bien des je t'aime,  
Il ne révèle, que réalités. Le choix, est assumé !

M.J. Galdi le : 23/03/2021 ...

### Poème : Au destin

La main, qui écrivit mon livre,  
Sacré foutu destin, étais-tu ivre,  
Est-ce pur hasard, qu'il me fut permis, de vivre.  
Héra, Héra, Errare humanum est,  
Hélas, tu persistas, engendrant ma détresse,

Que ne suis-je point né, en la cuisse de Jupiter,  
Le tracé qui fut écrit sur mon livre,  
L'est mais, de travers, moi-même, ne puis le lire,  
Sans fondre en larmes ou, en mourir de rire.  
Destin ou, hasard, le moins que l'on puisse dire,  
Ce n'est autre, que l'on ne sache à quoi tu te drogues,  
Toutefois, ce n'est pas un raté, question délire.  
Je devais être pénard où, j'étais !  
Tu aurais été bien inspiré, de m'y laisser en paix.  
Tu en veux une, d'image de rhétoriques ?  
A cause de toi, je vais devoir vivre, ma mort !  
Serais-tu un savant fou, un pervers sadique ?  
Ne te lasserai-tu donc jamais, de te jouer, de nous ?

### **Poème : Aux quatre SAISONS...**

L'on tacle le dossier d'une chaise,  
Contre le rebord d'une table de bistro,  
Adieu, Jacquot, Paulo, Pierrot, Margo ...  
L'acte, sur l'instant prend aspect de respect,  
Révèle une émotion, qui de tous, partagée.

L'on se souvient, l'on se soutient, l'on remémore le passé.

Mais, comprenons-nous à quoi, tout cela tient ?

L'arbre, nous l'inculque. Il perd ses feuilles, une à une,

Pour nous, l'automne est saison triste,

Pour lui, cela fut ressenti des artistes,

Ce n'est qu'une normale transition,

Les lois physiques sont drastiques,

Et tant que ses racines vivront,

S'épanouiront, de nouvelles fleuraisons.

Ne serions-nous que ses feuilles,

Qui se ramassent à la pelle,

Telles que l'affirment, les paroles de la chanson ?

**Poème dédié : « Aux crèves, avant moi »**

Le sujet bien que brûlant,

Fait grincer les dents.

Ecrire, les râteliers,

Ce serait indécent,

## 13

Bien qu'imageant mieux,

Triste réalité de l'instant.

Je vois d'un œil condescendant,

Oui, en un seul mot,

C'est moins marrant,

Je le conçois mais, sois prudent,

L'évolution, de notre temps.

Sagesse dit-on, est l'attribut de l'âge.

En regard de mon vécu,

Je ne me qualifierai point, de sage.

Des horreurs j'en vis et depuis lors, j'enrage,

J'aurais facilité de les publier,

Avec ou, sans images,

Sur un bouquin, de cent-mille pages.

Mais, ce à quoi j'assiste, là, devant cet écran,

Ce serait peu conforme et réducteur,

De nommer affligeant, l'esprit de l'heure.

C'est le concours, du plus malin, te leurre ?

Attention à ce jeu, ô cerveau impotent.

14

Tort tu as d'imaginer, qu'il y ait un gagnant.

Quant aux perdants, ta conscience ?

Ils la guettent, au tournant.

La mort, les rend patients.

Le crois-tu vraiment,

Qu'il te soit possible, d'échapper, au jugement ?

Tu n'es pas que stupide, d'être si peu lucide.

Tu fis démonstration, de vilénie cupide.

Tu n'as plus rien, d'humain.

Une apparence, qui sur l'eau se dessine.

Autant en emporte, l'océan ...

Maurice Jean Galdi :

2021/01/17.

### Poème : « Déviance »

En Politique, tu vénères une idée ?

Te voyant, d'illusions te bercer,

Tu me fais songer, à ces mères,

Qui de folie brisées, niant triste réalité,

Chérissent et nourrissent, un mort-né !

Serais-tu nécrophile, ô pauvre insensé,

Qu'ainsi, tu t'obstines à nous déterrer,

Des cadavres puants, pour les ressusciter ?  
Ton rêve d'avenir, morbide détraqué,  
Ne fut, n'est, ne sera, que putréfaction du passé.

*Poème : Aux faux culs !*

L'aveu du mépris, quelle impudence,  
De ce singulier Merle moqueur,  
Qui voudrait bien, paraître une Grive,  
Mais dont plumage, n'est point sublime,  
Ce qui attise sa rancœur, et la noirceur de son âme,  
Ne se manifeste pas de son chant, romantique,  
Que le Rossignol, la Perdrix et même la Pie,  
Comparent aux croisements du Corbeau, c'est tout dire,  
Ce prétentieux volatile, le trahis par son silence.

Fermant ainsi son bec, il prouve son impuissance.  
Le courageux railleur, de répartie dépourvu,  
C'est très intelligible, préfère mordre sa langue.  
Paisible est alors l'existence, d'une telle absence.  
Mais qui s'en plaindrait, parmi les hôtes, de la forêt ?

**Poème : IKOWAKATAHA (Sur l'autre bord, de la rive).**

Si dans la seconde, la mort veut te séduire,  
Ne grimace pas de terreur  
Fais-lui, un beau sourire.  
Hideuse, tu l'imagines alors,  
Qu'elle est beauté, amour, sérénité.  
Elle sera ton guide, te permettant d'atteindre,  
L'autre bord de la rive.  
Tu vécus dans la magnificence, d'un fier et grand guerrier.  
Tu fus une bonne épouse, une bonne fille,  
Une douce et attentive, mère de famille,  
Le cercle sacré du bas, tu quitteras,  
Pour prendre ta place, parmi les étoiles où,  
Eternellement tu scintilleras,  
A nos yeux émerveillés, le Grand Esprit, veillant sur toi.  
Bonne route mon enfant ou bien toi, mon frère aimé.

---

**Poème : Il n'y a rien, là ?**

Le mot que j'affectionne,  
Il est : « Personne » ...  
Il est, à double sens,  
Soit c'est plein, soit c'est vide,  
Ce peut être, à moitié.  
Un seul est suffisant,  
Pour que « Personne », existe.  
Et si ce seul n'est point présent,  
Alors, personne n'existe,  
C'est bien évident !  
Quand tu vois, « personne »,  
Eh bien, tu vois quelqu'un.  
Et s'il n'y a personne,  
Et que tu vois quelqu'un,  
Probablement, tu déliras.  
Comment est-ce possible,  
Que tu n'aimes, personne ?  
Puisque tu es, « personne » ?  
Te détesterais-tu ? Pauvre "personne" !  
Entre-nous, je te plains !  
Car, sans amour ? L'on n'est, personne !  
Pour être, plus clair ? Dégun !

*Poème : Les Minots, du Panier ....*

Nous les nommons, nos disparus, Certes !  
Ce que nos rues, nous semblent désertes !  
Comme si tout se figea, dans l'espace et le temps.  
Etions-nous, à ce point, inconscients ?  
L'éternité, elle est l'apanage, des cœurs des enfants,  
Le sommes-nous demeurés, nous, les gamins du Panier ?  
J'aime, à le penser ... L'esprit qui lie, étroitement.  
Nous étions, une autarcie, irréductibles, insoumis,  
N'ayons point peur, des mots !  
Capables du meilleur, comme du pire mais, unis !  
De toute la cité Phocéenne, suscitions-nous la jalousie ?  
Quelle leçon, de savoir vivre ! Elle inspirait, mépris.  
N'étions-nous point, une République cosmopolite ?  
Parles la langue de tes ancêtres, peu nous importe,  
Si toutefois, tu sais secret taire, lorsque cela, s'impose.  
Et cette règle, permettait à l'homme honnête,  
D'entretenir amitié, avec un bandit ... Respect, mutuel !  
La plus fervente reconnaissance, de l'existence d'autrui.  
L'arbre de vie, ses profondes racines,